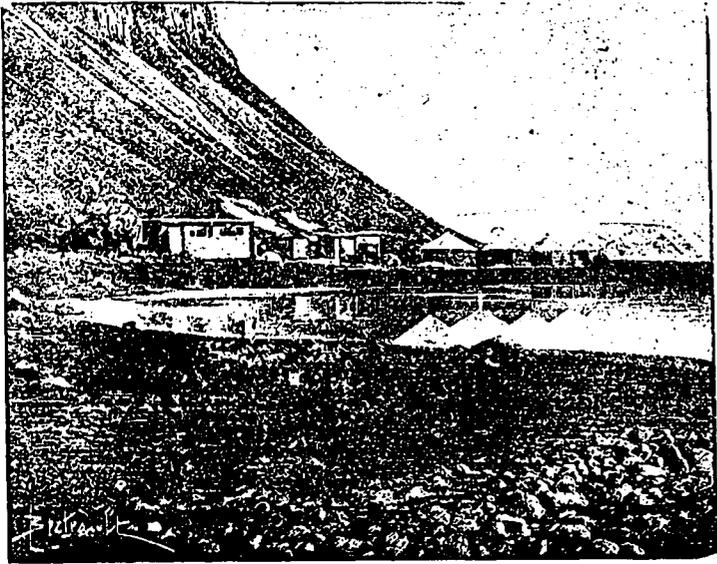


“Je criai à Johansen que j'avais entendu des chiens aboyer au loin, du côté de la terre. Johansen surgit du sac où il était endormi et se précipita hors de la tente. “Des chiens !” Sans comprendre, il alla prêter l'oreille à son tour, tandis que j'activais les préparatifs du déjeuner...”



LA STATION JACKSON AU CAP FLORA

Johansen revint bientôt, persuadé que son chef avait été le jouet d'une hallucination de l'ouïe. Mais la conviction de Nansen était faite. Il ajouta au repas tout ce qui restait de la provision de farine de maïs, persuadé que le soir même ils auraient autant d'aliments farineux qu'ils pourraient en désirer... “Si c'était l'expédition anglaise à la terre François-Joseph, expédition qui se préparait lors de notre départ, que ferions-nous ? “Oh ! disait Johansen, nous passerons avec eux un jour ou deux et puis nous nous remettons en route pour le Spitzberg. Autrement il se passerait trop longtemps avant que nous rentrions chez nous.” Le déjeuner avalé, tandis que j'allais à la découverte, Johansen resta pour veiller sur les kayaks. J'avais pris mes ski, la lunette et un fusil. Avant de partir, j'avais de nouveau gravi le hummock afin d'écouter encore et de reconnaître un chemin à travers la surface tourmentée de la glace. Mais, comme je n'entendis plus rien qui ressemblât à des aboiements, le doute m'envahit de nouveau.”

Pourtant voici des empreintes fraîches trop grandes pour être celles d'un renard. Il est difficile de croire qu'un chien soit venu si près du campement et n'ait pas aboyé. Un loup, peut-être ? L'esprit de Nansen est plein d'étranges pensées contradictoires, balancé entre le doute et la certitude... Enfin, c'est la certitude qui triomphe : cette fois c'est bien un chien qui aboie ! Et des empreintes de chiens apparaissent de tous côtés dans la neige, mêlées à des pistes de renards qui s'en distinguent facilement.

Le chemin est long pour atteindre la terre. Plusieurs fois encore Nansen passe par les mêmes alternatives d'espoir et de doute. Il raisonne, il calcule... “S'il y a quelqu'un ici, nous ne sommes donc pas sur la terre Gillis ou sur quelque autre rivage nouveau, comme nous l'avons cru tout l'hiver, — mais bien au sud de la terre François-Joseph...”

“C'était dans ce tumulte de pensées que je m'acheminai vers la terre, à travers les hummocks et les aspérités. Tout à coup, je crus entendre le son d'une voix humaine, une étrange voix, la première depuis trois ans. Mon cœur battit, le sang afflua à mon cerveau ; j'escaladai un glaçon et j'appelai à pleins poumons. Cette voix humaine, dans le désert de glace, c'était ma patrie, mon foyer ; c'était le retour auprès de celle qui m'y attend : je ne voyais rien que cela, tandis que je courais à travers les amoncellements et les entassements de glaçons.

“Bientôt j'entendis un autre cri et je vis une forme noire qui se mouvait au loin parmi les hummocks. C'était un homme.

“Était-ce Jackson ou un de ses compagnons, ou bien un compatriote ? Nous avançâmes rapidement l'un vers l'autre. J'agitai mon chapeau, il agita le sien. Je l'entendis parler au chien et j'écoutai. C'était un Anglais ; quand je fus plus près, je crus reconnaître M. Jackson, que je me rappelais avoir vu une fois.

“Je saluai ; nous nous tendîmes la main avec un cordial : “Comment allez-vous ?” Au dessus de nous, un toit de brouillard ; sous nos pieds, la banquise raboteuse ; à l'arrière-plan, un semblant de terre enfouie sous la glace et dans la brume. D'un côté, l'Européen civilisé, en complet anglais à carreaux, chaussé de hautes bottes imperméables en caoutchouc, bien rasé, bien bichonné, exhalant un parfum de savon odorant ; — et en face de lui l'homme sauvage, vêtu d'immondes guenilles, noir d'huile et de suie, les cheveux incultes, la barbe hirsute, avec un visage dont la blondour naturelle avait disparu sous une couche épaisse de crasse.

— Je suis extrêmement heureux de vous voir, me dit Jackson.

— Je vous remercie, moi de même.

— Avez-vous un navire ici ?

— Non, mon navire n'est pas ici.

— Combien êtes-vous ?

— J'ai un seul compagnon au bord de la glace.

“Tout en parlant, nous avions commencé à nous diriger vers la terre.

Je supposais qu'il m'avait reconnu, ou du moins qu'il avait deviné qui j'étais, ne pensant pas qu'un homme totalement étranger et de mon apparence inquiétante pût être reçu si cordialement. Soudain il s'arrêta, me regarda bien en face et dit :

— Ne seriez-vous pas Nansen ?

— Oui, je suis Nansen.

— Par Jupiter ! Je suis heureux de vous voir.

“Et il me saisit la main qu'il secoua de nouveau, tandis que tout son visage n'était qu'un sourire de bienvenue et que la joie de cette rencontre imprévue rayonnait dans ses yeux noirs.

— D'où arrivez-vous ? me demanda-t-il.

“J'ai quitté le *Fram* par 84° latitude nord, après avoir dérivé pendant deux ans. J'ai atteint 86° 15'. Là, nous dûmes rebrousser chemin dans la direction de la terre François-Joseph. Mais nous avons été obligés d'hiverner et actuellement nous nous dirigeons vers le Spitzberg.

— Je vous félicite de tout mon cœur. Vous avez fait là une belle excursion et j'ai une joie du diable à être le premier à vous féliciter.

“Il me serra encore la main et me dit à la fois qu'il avait abondance de chambres pour nous, et qu'il attendait son navire d'un jour à l'autre.

“Dès que je pus placer un mot, je demandai à M. Jackson comment on se portait chez moi. Il y avait deux ans qu'il avait quitté l'Europe, et à ce moment, me dit-il, ma femme et mon enfant étaient en parfaite santé. De la Norvège et de la politique norvégienne il ne savait rien, et j'en conclus que tout allait bien de ce côté...”

Après avoir tiré chacun deux coups de fusil pour avertir Johansen et le faire patienter, Nansen et Jackson se dirigèrent vers le campement de ce dernier, une station d'aspect avenant, installée au pied d'une falaise. Le personnel de l'expédition anglaise s'était porté au devant de son chef dès qu'il l'avait aperçu en compagnie d'un étranger, et des acclamations accueillirent le nom de Nansen et la nouvelle qu'il avait dépassé de près de 15 minutes le 86° degré de latitude.

Jackson avait des lettres pour Nansen ; elles lui avaient été confiées au moment de son départ et, les deux derniers printemps, dans ses voyages vers le nord, il les avait emportées avec lui, dans l'espoir de la rencontre qui venait d'avoir lieu. Au mois de mars précédent, Jackson était parvenu très près de la côte où hivernaient les Norvégiens : si une vaste étendue d'eau libre ne l'avait arrêté, peut-être eût-il à ce moment découvert la hutte des deux voyageurs... Le monde arctique est petit.

Les premières paroles de Nansen avaient laissé supposer à Jackson que le *Fram* avait été détruit et que les deux hôtes qui lui arrivaient étaient les seuls survivants de l'équipage. L'explorateur anglais n'osait plus absorder ce sujet, et il avait recommandé à ses hommes de ne pas poser à Nansen de questions. Quand il reconnut sa méprise, ce fut pour lui et pour tous un véritable soulagement.

La station de Jackson au cap Flora se composait d'une maison basse, construite en madriers superposés horizontalement, à la mode russe, d'une étable et de tentes... “C'était, dit Nansen, un nid chaud et confortable dans ce milieu désolé. Le plafond et les murs étaient tendus de drap vert. Sur les murs étaient accrochées des photographies, des gravures ; des tablettes supportaient des livres, des instruments. Au milieu de la chambre brûlait un feu de charbon hospitalier. Un singulier état d'esprit s'empara de moi quand je m'assis sur une chaise commode dans toute cette ambiance de bien-être. Responsabilités, inquiétudes qui pendant trois ans avaient pesé sur moi venaient d'être chassées d'un seul coup. J'étais dans un port sûr ; mon devoir était accompli, ma tâche terminée ; je n'avais plus qu'à me reposer et à attendre...” (A suivre)

DEVINETTE



— Voilà le cheval qui revient tout seul ! Qu'est donc devenu Monsieur ?